

Un vœu analogue, en faveur de la conservation des arbres situés en bordure de l'Allée Royale, sera transmis à la même Administration, à laquelle on demandera aussi la préservation des arbres entourant le « Regard des Sentines », autrefois « Regard Choisy ».

M. Laille donne lecture d'un très intéressant travail de M. Pומרol, membre titulaire, sur la jeunesse d'Alexandre Dumas.

La publication *in extenso* de ce travail, dans le Bulletin de la Société, est immédiatement décidée.

UNE JEUNESSE INÉDITE D'ALEXANDRE DUMAS

ENVOI JUSTIFICATIF

Quand l'âge est arrivé, que la mort guette et suit,
On se rappelle ceux qui dorment dans la nuit
Du silence éternel. Leur ardente jeunesse
Aspirait au bonheur, par les ris, par l'amour ;
Ils vivaient pleins d'espoir, escomptant la vieillesse.
Que sont-ils, à présent ? Les passagers d'un jour.

Faut-il les oublier ? Tandis qu'on nous envie
Le calvaire accablant, d'une trop longue vie,
Pourquoi ne pas redire, aux jeunes, les leçons
Que suivaient leurs aïeux, alors qu'ils étaient bons.
L'histoire, de leurs faits, ne se soucierait guère !
La famille, pourtant, doit savoir son grand-père.

Quelques-uns ont pensé, dans ce charmant VILLERS
Où l'esprit des DUMAS flotte encor, par les airs,
Qu'il serait bon de rompre avec la brume intense,
Englobant le passé de ceux que notre enfance
A vus jeunes et forts, le simple dévouement
Suffira, s'il apporte un léger document.

Et, plus tard, quand le temps, accomplissant son œuvre,
Aura tout effacé, confondu, tout détruit,
Peut-être qu'au musée, un savant, un manœuvre,
Retrouvera, joyeux, un pauvre manuscrit.
En recevant le mien, lisez-y la pensée
D'aider au bon vouloir. — Non, la carte forcée.

Soissons, 5 août 1905.

POUMEROL.

Bien des littérateurs, beaucoup d'hommes érudits et critiques se sont demandé comment Alexandre Dumas avait pu, après quelques essais peu satisfaisants, arriver à l'entente scénique, à l'heureuse application des règles de toutes sortes, qu'exigent les drames et les comédies.

Il fallait, à 23 ans, l'âge de Dumas quand il fit jouer *Christine, Henri III et sa Cour*, mieux qu'une intuition géniale, dans l'interprétation, localisée pour ainsi dire, des passions qui s'agitent et se heurtent dans ses œuvres.

La science nécessaire, où l'eût-il prise? On se souvient encore de l'échec pitoyable de *Thérèse Humbert*, après l'éclatant succès d'*Héloïse Paranquet*.

C'est qu'Alexandre Dumas fils avait remanié l'œuvre première de M. Durantin.

Il lui avait donné la vie, le mouvement, l'action scénique, ignorés de l'auteur trop satisfait de lui-même.

Le brillant écrivain, dont l'intervention fut si favorable à notre presque compatriote, avait l'habitude du théâtre et de ses exigences.

Il n'en était pas de même de son père à ses débuts.

Ce n'est pas à Villers-Cotterêts, au contact de ses amis Paillet, Fourcade, Marsaux et autres, aussi neufs que lui, qu'il eût trouvé la manière employée plus tard.'

L'art de condenser en scènes rapides, augmentant d'intérêt jusqu'à la fin; les mobiles qui font agir les personnages du drame; l'action vive, ardente, généreuse ou fatale qui les conduisait au dénouement, en faisant passer dans l'âme des auditeurs les passions exprimées, ne s'imposent pas d'eux-mêmes,

La méthode ne s'improvise pas ! Il faut l'étudier.

Or, Dumas, s'il lisait beaucoup, aux jours de son adolescence, n'avait ni le temps, ni la volonté d'approfondir les grands metteurs en scène des théâtres, qui l'ont précédé.

Anquetil, Walter-Scott furent à peu près seuls ses premiers maîtres, il le dit du moins, et ses descriptions romanesques le prouvent.

Pourtant, dès ses premiers essais, il se plaça parmi les plus illustres dramaturges de son temps.

Il était si jeune qu'on mit sur le compte d'une aptitude spéciale, tel Mozart, la façon magistrale avec laquelle il faisait vivre et mourir les grands ou modestes acteurs de ses fantaisies.

Les grands, il ignorait tout de leur vie, de leurs pensées spéciales, de leur orgueil héréditaire ; les petits, qu'il avait coudoyés, il les connaissait mieux. Mais comment assembler ces êtres aux aspirations bien distinctes, pour les amener au but vers lequel tendait son imagination !

Dumas était parti de Villers-Cotterêts, à l'âge de dix-neuf ans, avec l'ami Paillet pour compagnon, et vingt francs dans sa poche.

Il laissait, il est vrai, derrière lui, des souvenirs plutôt fâcheux.

Après deux ans de stage dans l'étude Mennesson, ses talents, en tant que rédacteur d'actes, étaient fort discutés.

En revanche, la population, que ses farces émotives renouvelées fatiguaient beaucoup, le vit partir avec un grand soupir de soulagement.

Deux ans après, il faisait jouer *Christine*. On le sait — il se produisit alors mieux qu'un succès, la révélation d'un art nouveau : quand Christine, en face de son confesseur et de son amant rendant le dernier soupir, eut le cri terrible de férocité : « Eh bien ! j'en ai pitié, mon père, qu'on l'achève. »

La salle frémissante se rendit compte qu'une littérature nouvelle était née.

Les deux ou trois mots qui venaient d'être prononcés

constituaient, à eux seuls, un drame poignant et réel, le final dominateur écrasant.

Eh bien, non ! Alexandre Dumas n'était pas, à son départ de Villers-Cotterêts, le jeune enthousiaste ignorant qu'il nous dépeint dans ses Mémoires. Il valait mieux et plus qu'il ne le dit.

Nous avons pu causer souvent et longuement avec le premier compagnon de ses jeux et de ses voyages.

L'honorable M. Paillet, après une longue vie de magistrat, s'était retiré dans la ville de ses débuts ; il y vivait seul, trouvant le château de Vez trop mélancolique et trop en ruines.

Tous les soirs, il se rendait au cercle. Comme tous les vieillards, il aimait à revenir sur le passé.

Le souvenir d'Alexandre Dumas, dont la vie fut longtemps parallèle à la sienne, faisait souvent l'objet de sa conversation.

Il nous était agréable de le suivre à la recherche des temps qu'illuminait le grand nom de son ancien compagnon de route.

Laissons-le parler, ou mieux essayons de reproduire ses récits avec l'espoir qu'ils ne fatigueront pas plus le lecteur qu'ils ne nous ont fatigué nous-même.

Il ne faut pas croire, disait-il, que Dumas, de quinze à dix-neuf ans, n'a fait que courir les bois, errer dans le parc, et inventer des surprises désagréables.

Il avait le désir d'apprendre, s'ingéniait surtout à nous donner le goût des représentations théâtrales.

Nous le suivions dans cette voie, qu'avait inaugurée notre voyage à Soissons, dont il revint profondément impressionné par la représentation de l'*Hamlet* de Ducis, qui n'avait rien pourtant de celui de Shakespeare.

Il sut communiquer sa fièvre à plusieurs d'entre nous, et bientôt les deux Marsaux, les deux Hanniquet, Fourcade, moi-même et d'autres se prêtèrent à ses désirs, sous l'initiation d'Adolphe de Leuven.

Il faut avouer que la présence des jeunes et charmantes demoiselles qui voulurent bien nous prêter leur concours,

stimulait singulièrement notre zèle à monter sur les planches. C'était sur des planches en effet assez mal assemblées, cela s'escomptait, que nous nous plaisions à remplir les rôles acceptés par les uns et les autres.

Le théâtre proprement dit n'avait rien des somptuosités que Dumas rencontra plus tard, rien même de la modeste salle qui sert aujourd'hui pour les bals, les banquets, voire même aux spectacles. Celle-ci est encore présentable aux artistes éminents : elle a vu les débuts de Taffanel, Pugno, Willaume fils, M^{me} Judic, bien d'autres encore dont les talents ont acquis la plus haute célébrité. Disons, à sa gloire, qu'elle a su rester modeste et très simple.

Un grenier, on y est bien à vingt ans, dit-on, un grenier bien fruste, mais bien couvert, abritait nos effets sublimes ou comiques. Nous travaillions les deux genres.

Ce grenier occupait le premier d'une maison longue, assez large, située au fond de la cour qui tient à l'hôtel de l'Épée où, précisément, était mort le général Dumas, le père de notre compatriote.

Le dessous était utilisé par un marchand de bois qui prêtait volontiers les planches dont l'ami Arpin faisait des bancs pour les auditeurs paternels ou autres.

Si les sièges nous étaient faciles, la décoration de la salle ne l'était pas moins.

La forêt voisine avec ses arbustes verts, l'armoire de famille, des caisses de fleurs avaient tôt fait de transformer les murs excoriés, le plafond de tuiles et le plancher de sapin, en une salle décente et fleurie, que la scène ne déparait pas.

Les décors étaient bien, mais la mise à l'œuvre, l'interprétation des drames ou des comédies exigeaient d'autres efforts.

C'est alors que Dumas devenait indispensable. Régisseur interprète, professeur de pose et de diction, il fallait être tout cela. Il l'était par sa volonté, son intelligence et son amour-propre.

C'est lui qui choisissait la pièce, quand il ne nous imposait pas les siennes : *Artaxercès*, *l'Abencerrage*. C'est lui

qui en étudiait les effets, donnant aux acteurs l'intonation, le geste, ordonnant les entrées, surveillant les sorties, indiquant à l'acteur le mouvement nécessaire. Il disait les mots à souligner, enseignait les contractions de la face, la direction du regard, l'étendue du sourire, en un mot donnait à tous la compréhension du rôle que chacun devait remplir.

Il fallait, pour ce faire, une étude sérieuse de la mimique, et une claire entente de l'effet à produire, afin d'arriver sans encombre au résultat cherché.

Les applaudissements, pourtant faciles, lui étaient une nécessité. S'ils étaient peu nourris, c'était la faute des acteurs, jamais la sienne. Avec la modestie que l'on connaît, il recherchait bientôt l'occasion d'un relèvement.

Cette étude constante de l'effet, sous la direction de de La Ponce et d'Adolphe de Leuven, lui fut certainement plus tard d'une grande utilité. Elle expliqua en tout cas les succès qu'obtinrent à l'Odéon et au Théâtre Français les œuvres d'un génie qui lui était naturel, aidé d'une science qu'il semblait devoir ignorer.

Ce fut au milieu de ces ébats, dans ce monde bourgeois dont il proclame hautement dans ses Mémoires la haute moralité, qu'Alexandre Dumas reçut enfin ce coup de foudre, que des amours plus faciles auraient pu lui éviter.

Avec quelle délicatesse il aima la blonde Julia D... qui le paya de retour ; nous ne pouvons que soupçonner combien cet amour à deux resta pur de tout sentiment d'égoïsme. Dumas n'en a jamais parlé.

Quel est l'adolescent qui, de dix-huit à vingt ans, n'a pas rencontré la jeune fille vers laquelle sont allées toutes les effluves de son être ?

Quel est l'homme vieilli qui ne tressaille au souvenir des jours bénis, où le bonheur était fait d'un regard, d'un sourire, d'une furtive pression de main ?

C'était bien peu, c'était rien ; mais ce rien suffit souvent à éclairer les heures sombres de la vie d'une radieuse et chaste clarté.

Voulez-vous le portrait de celle qu'aima Dumas à dix-

huit ans, et dont il fut aimé ? Lisez *Graziella*, écoutez Lamartine dans son *Premier Regret* :

Elle avait seize ans, oui, et cet âge
N'avait jamais brillé sur un front plus charmant,
Et jamais tout l'éclat de ce brûlant rivage
Ne s'était réfléchi dans un œil plus aimant.

Que son œil était pur et sa lèvre candide,
Que son ciel inondait son âme de clarté !
Dans cette âme, avant elle, on voyait ses pensées.
Ses paupières, jamais, sur ses beaux yeux baissées
Ne voilaient son regard d'innocence rempli.

Les charmes gracieux, les chastes pensées de la pêcheuse de Sorrente, on les retrouverait dans Julia quand elle aima de son premier, de son unique amour.

Dumas, sans doute, eut renouvelé pour elle les chants inspirés, les strophes harmonieuses du grand poète ; son ignorance des règles de l'art poétique, apprises plus tard de de Leuven, ne lui permit pas d'y songer.

Mieux encore, lui qui raconte longuement ses banales amours, il a su garder un silence éternel sur les premières efflorescences de ce rêve idéal ; c'est à peine si l'on en retrouve l'expression dans les pensées de la reine Marie-Antoinette et du comte de Charny.

N'est-ce pas la preuve que, malgré le contact de la « grise d'Haramont », de la blonde Adèle, et de la savoureuse Brezette à la chair semblable au brugnon, que nous retrouvons vingt ans plus tard avec des moustaches gendarmesques, n'est-ce pas la preuve, disons-nous, que le jeune enthousiaste sut garder dans un repli de son cœur la seule affection pure qu'il ait eue pour la femme.

Nous l'ignorierions toujours, si une tante Angélique quelconque ne nous l'avait révélé, et si Dumas, dans ses retours au pays natal, ne s'était dirigé chaque fois vers une maison située tout prêt de son ancien théâtre.

Là, il déposait deux bons baisers sur les joues grosses et vieilles de celle qui fut, pour lui, la *prima vera*.

Le mari demandait parfois sa part de camarade dans

ce baiser. « Non ! pas pour toi », lui disait son ami, « ça me gâterait quelque chose ».

L'homme avait un sourire gras, et ne comprenait pas ! Eût-il compris, qu'il eût de même embrassé sa femme, avec tout le respect mérité par celle qui, n'ayant pu jadis défendre son cœur, avait su conserver la candeur virginale, qu'on ne saurait trop honorer.

Et puis, pourquoi ne pas le dire, il n'était guère possible, au milieu des jeunes gens à l'imagination ardente, que les jeunes actrices bénévoles ne fussent pas entraînées, malgré l'incessante présence des mamans, vers un flirt (le mot n'existait pas alors) qui se présentait facile et attirant. Plusieurs affections partagées naquirent sous les rideaux tutélaires du modeste théâtre.

Les jeunes filles avaient le sang fouetté par les incidents scéniques. Leur esprit se montait un peu, mais cela n'offrait aucun danger. Les jeunes gens respectaient en elles leurs sœurs, leurs cousines ou les amies de celles-ci.

C'était ainsi, qu'on le veuille ou non !

La petite bourgeoisie de cette époque s'était attardée dans les mœurs pures d'une vie familiale. Les affections s'affinaient au milieu des libertés permises, et tout finissait par des mariages presque toujours heureux.

D'autres jeunes personnes, que Julie, laissèrent prendre leur vol aux doux sentiments qui leur venaient.

Nous en nommerons deux parce qu'elles se rencontrèrent dans le choix qu'elles firent de l'élu de leurs cœurs, et aussi parce que leur rivalité amena la venue au monde d'un personnage dont nous aurons à nous occuper dans une lointaine digression.

Les deux demoiselles Hanniquet n'avaient pu résister à la séduction qui s'émanait d'un de leurs partenaires.

Jules Hostain, au contraire de son frère Régulus, un peu sauvage, s'était montré fort aimable pour les deux sœurs. Tout semblait concourir vers une union indécise encore, mais désirée par les parents des deux parties.

Entre les deux, J. Hostain hésitait fort. Si l'aînée avait des charmes plus accusés que la seconde, celle-ci rache-

tait, par la finesse de la forme, l'élégance de la taille et le beau velouté de la peau, ce que sa sœur avait en plus.

La jeune eut enfin un éclair génial, que la coquetterie féminine explique. Un soir que les exigences du théâtre l'avaient forcée à dégager ses épaules et sa nuque, elle pria l'ami de sa sœur, et le sien, de vouloir bien l'aider à mettre son manteau.

Par quel miracle d'ingénuité parvint-elle à convaincre l'amoureux un peu transi, que la sœur aînée ne pouvait rien lui offrir de mieux que ce qu'il avait pu apercevoir ; nous ne savons, toujours est-il qu'à partir de ce moment toutes les attentions, tous les rêves de l'amoureux n'eurent qu'elle pour objet.

Plusieurs mois plus tard, un beau mariage unissait leurs destinées.

La sœur aînée prit le sage parti de convoler ailleurs. Elle épousa le sieur Adam, qu'on appela, plus tard, le père Adam, sans doute parce qu'il n'eut pas de postérité.

La jeune sœur donna, plusieurs années après, le jour à un fils qu'on prénomma Jules, du nom de son père, et que nous allons retrouver, trente ans après, personnage important, original surtout, dans la cité coteretzienne.

Il nous plaît de rendre, au passage, la physionomie morale et physique de ce grand garçon, vrai type de Villers, avec ses défauts et ses qualités.

Il était né le jour de la Pentecôte, fête patronale du pays. Il tira bon parti de cette coïncidence, pour paresser toute sa vie avec délices et conviction.

Quand ses parents, ses amis blâmaient sa propension au farniente : « Que voulez-vous, disait-il, je suis né le jour de la fête où tout le monde se tenait au repos. J'ai pris tout de suite l'habitude de faire comme tout le monde, et je n'ai jamais pu la réformer ».

Fort intelligent, il s'assimila vite les principes du collègue, fit son droit, devint avocat, n'en porta jamais la robe, et finit par être un des secrétaires de son grand ami Dumas.

Celui-ci, travailleur acharné, voulait que ses aides

l'imitassent. J. Hostain n'aimait pas ça, il se lassa vite, fonda un journal, *L'Art*, dont nul ne se souvient, et finit par dégoûter son père du séjour à Paris.

Sans protester, il revint au sein de la famille, fréquenta les cercles, se maria, n'eut pas d'héritiers, toujours avec le prétexte qu'il se devait de ne rien faire, fut aussi bon fils que bon époux, et voilà son épitaphe toute trouvée, dirait-on.

Que non pas !

Avec sa nonchalance habituelle, sa démarche cliquante, il fut pendant plus de vingt ans l'inspirateur, le guide et l'âme de la vie exhubérante qui se produisit à Villers de 1835 à 1870.

Les hommes d'un certain âge se rappellent avec regret l'animation commerciale et joyeuse qui régnait à cette époque.

La main dans la main, les habitants de la ville, non citoyens encore, indulgents les uns pour les autres, sans souci de politique, contribuaient de toutes leurs forces à la prospérité du pays.

Ah ! les charmantes réunions, les joyeuses fêtes qui se faisaient alors, attirant les étrangers de bien loin.

Ces temps, auxquels les jeunes refusent de croire, ont disparu. La guerre et ses suites, la politique après ont tué, pour jamais, la vie confiante et gaie qui s'agitait sous les ombrages, maintenant assombris, de la forêt de Retz.

Mais l'homme dont l'action morale obtenait sans peine les résultats décrits, s'il donnait ses conseils et prodiguait ses avis, ne voulut jamais prendre part à l'exécution.

Je serais déshonoré, disait-il, si je faisais des infidélités à ma vieille amie.

Aimant tout le monde, aimé de tous, jamais on n'entendit sa bouche émettre un blâme, une critique, sur le compte de ses amis. Il ne souffrait pas davantage qu'on les attaquât devant lui.

Que vous ont-ils fait ? Pourquoi médire d'eux ? C'est mal ! et, secouant sa paresse, il s'en allait d'un pas précipité.

Voilà ce que fut ce fils né des amours de Jules Hostain avec M^{lle} Hanniquet la jeune.

Dumas fils, qui n'aimait personne et jugeait sévèrement, lui a donné les marques d'une sympathie particulière et d'une estime qu'il ne prodiguait pas.

Osez dire maintenant que ce grand paresseux, serviable à l'excès, bon pour tous, ne fut pas un excellent citoyen, un homme vraiment utile.

Un seul être à Villers-Cotterêts a mérité autant et plus que lui l'estime des générations qui se succèdent. On l'a nommé déjà, sans doute, cet admirable médecin qui fut le docteur Vendrand, mort maire de Villers-Cotterêts, trop tôt pour avoir pu donner la mesure administrative de sa haute et fraternelle intelligence.

Il nous était impossible de laisser son nom dans l'oubli, quand nous évoquons les souvenirs d'une époque, bien finie, hélas, mais dont nous espérons dans la suite faire revivre l'histoire avec les personnalités qu'elle vit à l'œuvre.

Les deux Senart, Salanson, Duez, Guay Darsonville, Pottier, l'astronome des murs Bosseux, Amyot les jambes en l'air, Hamby le sec, Willaume à l'archet endiablé, Oblet la giraffe, Roussy fils, Esnault le normand, avec tous les sobriquets auxquels il répondait, Alfred Bligny le père du peuple, à la façon d'Ugolin, et tant d'autres qui ne sont plus, sans omettre Varoquier l'électricide, un vieil ennemi que nous aimons toujours, Forgues, dont les pétarades révolutionnaient son beau-frère Besnard, qui le déshérita, tout le monde actif, remuant, aimable, ou non, reverra la lumière, si Dieu nous prête quelques années de vie.

Il nous sera permis sans doute de joindre à tous ces noms celui d'un Soissonnais, M. René Fossé d'Arcosse, qui, par sa présence, ses claires visions et sa vaillante plume, a si puissamment aidé la ville sœur dans la brillante chevauchée d'alors.

La séance est levée à dix heures du soir.

QUATRIÈME SÉANCE

Jeudi 19 Octobre 1905

Présidence de M. Emile POTTIER, Vice-Président

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Emile Pottier prononce, en quelques mots, l'éloge funèbre du regretté Président de la Société, M. Alexandre Michaux, décédé à Fère-en-Tardenois, le 3 septembre dernier.

DONS A LA SOCIÉTÉ

De M. Blique : deux gravures encadrées.

De M. Maurice Huguenin : une monnaie tunisienne (cuivre).

De M. Fossé d'Arcosse, directeur de l'*Argus soissonnais* : 1^o une lettre autographe d'Alexandre Dumas père à son ami G. Fossé d'Arcos (*sic*); 2^o une lettre autographe de M^{me} Pétel, née Marie Dumas, et fille du célèbre romancier, au même.

ACQUISITIONS ET DÉPÔT

La Société a fait les acquisitions suivantes :

1^o Un volume des *Lettres à Emilie*, de Demoustier, édition expurgée. Illustrations naïves. (Bélin, éditeur, rue des Mathurins.)

2° Un plan (manuscrit) de la forêt de Retz divisée en cantons. Exemplaire unique, ayant appartenu à M. Deviolaine, inspecteur des forêts de la Couronne, à Villers-Cotterêts.

Elle reçoit en dépôt :

De la Mairie de Villers-Cotterêts : la première bannière de la Fanfare municipale de Villers-Cotterêts.

COMMUNICATIONS ET TRAVAUX

M. Ernest Roch, l'un des secrétaires, donne lecture de la première partie d'une Notice qu'il a écrite sur le général Alexandre Dumas, dont le centenaire de la mort tombe le 26 février 1906.

Immédiatement et à l'unanimité, les membres présents décident que la Société Historique régionale prendra l'initiative d'une célébration de ce Centenaire, avec l'appui, bien entendu, de la Ville de Villers-Cotterêts et du Gouvernement, s'il y a lieu.

Elle décide encore : 1° de faire publier la Notice de M. Ernest Roch — dans un Bulletin annexe de la Société — vers l'époque du Centenaire en question, et 2° (sur la proposition de M. Pottier, vice-président), de faire faire l'étude d'un frontispice pour la couverture du Bulletin de la Société. L'un des conservateurs, M. Jules Delinge, accepte de faire cette étude.

La séance est levée à quatre heures.

CINQUIÈME SÉANCE

Dimanche 18 Novembre 1905

Présidence de M. Emile POTTIER, Vice-Président

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

NOMINATION D'UN MEMBRE TITULAIRE

M. Dervillez, propriétaire à Villers-Cotterêts, présenté lors de la dernière séance, est nommé membre titulaire de la Société.

COMMUNICATIONS ET TRAVAUX

M. le Vice-Président rappelle que, dans la séance du 19 octobre dernier, sur la proposition par lui faite, le Bureau a décidé de mettre à l'étude un frontispice destiné à illustrer la couverture du *Bulletin de la Société* et que, dans cette même séance, M. Jules Delinge, l'un des conservateurs, a accepté de se mettre à cette étude.

En conséquence, M. Delinge soumet aujourd'hui un dessin étudié au double de l'exécution, afin de permettre une bonne reproduction en simili-gravure sur cuivre.

Ce frontispice est composé, en majeure partie, de motifs du style de la Renaissance française, empruntés à l'ancien château royal de Villers-Cotterêts (1539),